N° 129.

10.

QUELQUES MOTS

SUR LA

CHLOROSE.

Thèse

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, le 21 Août 1837;

Par VIGNES (Pierre-Auguste),

Né à Daumazan (Ariége)

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Montpellier :

IMPRIMERIE DE Matthieu DUCROS,

Rue des Sœurs-Noires, n° 3, derrière l'Église St-Roch.

1837.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

Amour filial.

A mon Frère Casimir VIGNES,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

Amitié, reconnaissance.

A MA BELLE-SOEUR,

Amitié.

A Victor CASSAING.

Attachement sincère.

P.-A. VIGNES.

QUELQUES MOTS

SUR

LA CHLOROSE.

Dans les temps anciens, lorsque, par l'effet des influences religieuses et des nécessités d'alors, la matière était environnée d'un culte véritable, on accordait un soin particulier au corps vivant considéré en tant que physique; l'existence était presque exclusivement sensuelle, et la sagesse consistait à maintenir nos organes dans les meilleures conditions anatomiques. Une admirable hygiène présidait au développement et à l'entretien des parties; des établissemens publics étaient ouverts à tout le monde, où chacun pouvait se livrer aux exercices les plus propres à atteindre le but qui paraissait alors important par dessus tous les autres. Les formes extérieures étaient essentiellement en honneur, et chaque citoyen avait un intérêt pressant à se conserver irréprochable sous ce rapport, et même à s'élever au-dessus des autres. Sous l'influence de semblables idées, l'éducation du corps était aussi complète que possible; aussi, les vices qui en détériorent la composition, se montraient moins communément qu'ils ne le font à présent.

Plus tard, une immense révolution s'opéra peu à peu dans les choses et dans les esprits. On comprit que les forces matérielles devaient céder aux forces intellectuelles.

Celles-ci s'élevèrent au dépend des précédentes, et elles ont conservé leur prééminence jusques à nos jours. Le résultat nécessaire de ce changement fut la destruction complète du culte que l'on rendait à la matière, et par exagération inverse le peu de soin que l'on donne à celle-ci.

Maintenant, deux causes s'opposent à ce que le corps parvienne

au degré de développement et de perfection qu'il atteignait jadis ; 1° la vie de l'intelligence et des passions portées à un degré extrême, exerce une impression funeste sur la machine qui finit par se déranger ; la lame use le fourreau, suivant une expression bien connue. 2° Les anciens usages relatifs à l'éducation du corps, la belle hygiène des grecs, sont depuis long-temps détruits ; on tente maintenant quelques efforts pour les réhabiliter. Ainsi, la gymnastique est pratiquée par quelques personnes, mais il s'en faut que son usage soit devenu général.

De nombreuses maladies sont la conséquence d'un pareil état ; parmi elles, il en existe une qui prend tous les jours de l'extension, c'est la chlorose. A peine connue de nos ayeux, elle envahit nos cités depuis quelques années, et se répand même dans nos campagnes ; cette maladie a long-temps attiré mon attention, je serai probablement souvent appelé à la traiter. Aussi, l'ai-je choisie pour sujet de ma dissertation.

A cet effet, voici quel est le plan qui me dirigera dans l'exécution de mon travail :

Je m'occuperai d'abord de la partie purement descriptive de la maladie ; 2° de ses conséquences pour l'organisme et de ses diverses transformations ; 3° de ses causes ; 4° de sa nature ; 5° de son traitement.

DESCRIPTION DE LA CHLOROSE.

Cette maladie appartient essentiellement au sexe féminin. Nous verrons plus tard jusques à quel point on peut admettre son existence chez l'homme. Elle apparaît à toutes les époques de la vie ; cependant, il en est deux dans l'existence de la femme, durant lesquelles la chlorose se montre le plus souvent. Ces deux époques sont celles de l'apparition et de la cessation des règles, et même elles se partagent les chlorotiques d'une manière inégale, car c'est dans les environs de l'âge de la puberté que cet état se montre d'une manière spéciale.

Ainsi, une jeune fille de 14 à 18 ans ordinairement tombe tout-à-coup dans la tristesse; elle se montre insensible à ce qui peu de temps au paravant lui était si agréable; elle fuit la société; pleure sans motifs, tels sont les premiers traits de la maladie qui va paraître.

Bientôt l'appétit se dérange; les digestions se font mal; des goûts singuliers se déclarent pour des substances inertes qui sont ordinairement regardées comme dégoûtantes; ces goûts prennent quelquefois une violence extrême, et les malades emploient toute sorte de ruse pour les satisfaire. En même temps la peau revêt une teinte jaune verdâtre qui est caractéristique, et qui se fait remarquer surtout à la face; les yeux sont abattus; les paupières gonflées, principalement après le sommeil; elles sont environnées d'un cercle bleuâtre; les lèvres décolorées blanchâtres; la caroncule lacrymale est pâle, ainsi que le pourtour de tous les orifices extérieurs; probablement que la même décoloration a lieu dans les muqueuses intérieures.

Il y a une tendance invincible au repos, la malade répugne au mouvement; on lui conseille les distractions, l'exercice, mais elle y éprouve tant de difficultés qu'elle ne peut s'y livrer; la marche amène promptement des fatigues musculaires; un essoufflement accompagné de palpitations se fait sentir à la moindre agitation morale ou physique.

Les chairs perdent leur fermeté naturelle, elles sont visiblement abreuvées de sucs blancs; des collections œdémateuses apparaissent d'abord aux paupières, ensuite aux jambes, puis aux bras, c'est souvent une tuméfaction générale, sans rénitence. La malade maigrit, mais souvent cela ne paraît pas; car les parties paraissent plus gonflées, plus volumineuses qu'auparavant.

Tout cela se passe sans symptôme d'excitation. Effectivement, tant que la chlorose conserve son caractère de simplicité, on n'observe rien de fébrile: la peau n'est pas chaude, le pouls a perdu de sa force et de son ampleur; il est seulement plus vite surtout dans les momens d'essoufflement dont je parlais tout à l'heure.

Ces symptômes s'établissent ordinairement d'une manière lente et

graduée ; ce n'est qu'au bout d'un certain temps que la malade s'aperçoit des changemens qui se sont opérés en elle ; les parens s'y trompent aussi, et ne prennent l'alarme que lorsque le mal a déjà fait des progrès. Cependant, dans quelques circonstances, la détérioration physique et morale que je viens de décrire se réalise plus brusquement, et au bout de quelques jours elle se dessine d'une manière non équivoque.

Lorsqu'elle est parvenue à cet état, on note encore quelques phénomènes qui jettent quelques jours sur le diagnostic et dont l'appréciation est fort utile pour la détermination thérapeutique de la maladie. l'examen du cœur par le stéthoscope fait entendre un bruit de soufflet remarquable, les grosses artères, et principalement les carotides primitives, sont le siége d'une espèce de roucoulement régulier sur lequel M. le professeur Bouillaud a appelé récemment l'attention des praticiens, et qu'il a nommé bruit du diable. Le sang, si on a occasion de l'examiner, est séreux, peu plastique et s'organise difficilement en caillots, quelquefois c'est une sérosité pure qui coule.

Les règles ont disparu, ou bien elles fluent irrégulièrement. Dans quelques cas moins rares qu'on ne se l'imagine on observe une véritable ménorrhagie à chaque période menstruelle ; mais le liquide a le caractère que je viens de signaler. Souvent son écoulement est précédé et suivi d'une perte en blanc qui se prolonge plus ou moins longs-temps pendant les intervalles. Les périodes menstruelles sont toujours douloureuses ; les symptômes s'aggravent alors presque toujours. La marche de la chlorose qu'elle quelle se soit montrée dans le principe, est ordinairement lente ; il est rare que la guérison ou la mort surviennent promptement. Il est vrai que dans plusieurs cas, un bon traitement a amené en peu de jours une amélioration prompte et quelquefois une véritable cure ; mais souvent aussi, malgré les remèdes qui paraissent le mieux appropriés, le mal empire, ou reste stationaire ; du reste, quand il est livré à lui-même, il a presque constamment une allure chronique ; il est assez commun de la voir durer opiniâtrément, pendant une ou deux années. Vers cette époque, la nature ordinairement prend le dessus ; l'appétit renaît, le

teint devient meilleur, les forces augmentent peu à peu, et les symptômes que je viens de mentionner disparaissent graduellement.

Mais lorsque les mouvemens médicateurs sont impuissans, voici ce qui arrive:

Il est possible que la puissance vitale qui préside à l'intégrité de nos organes, résiste pendant quelques temps aux causes d'altération que la chlorose a introduites dans l'économie. Vient pourtant un moment, où la trame des tissus s'altère, des dégénérescences profondes s'y établissent; alors commence une nouvelle période de symptômes bien plus graves que les précédens, et qui tendent directement vers la cessation de la vie.

A cette époque, la teinte verdâtre de la face devient terreuse; la peau se dessèche; il se développe vers le soir un petit mouvement de fièvre, qui se montre bientôt à la suite des repas, alors la paume des mains est brûlante; des rougeurs et des chaleurs montent à la face. Ces symptômes annoncent qu'un organe important est lésé dans la profondeur de son tissu. L'inflammation est ce qu'on y observe le plus fréquemment, mais elle est essentiellement chronique, et ses progrès sont lents. Il ne faut pas croire que le même organe se prend toujours dans les dernières périodes de la chlorose; tantôt c'est le foie, tantôt c'est le poumon, l'intestin, tantôt c'est la matrice, etc. Cela dépend des prédispositions individuelles, soit acquises, soit héréditaires, et d'une foule d'autres circonstances que je ne puis mentionner ici. Les lésions organiques du cœur ne sont pas rares après la chlorose, cela ne doit pas surprendre si l'on se rapelle que le sang est vicié dans cette maladie, et que sa distribution ne se fait plus d'une manière régulière.

Les symptômes hectiques vont croissant, et la mort arrive précédée de phénomènes qui varient suivant l'organe qui est le siége de la lésion organique.

Du reste, à l'ouverture des cadavres des sujets morts dans l'état de chlorose, on peut rencontrer des altérations qui sont rarement les mêmes partout. Ce qui frappe d'abord l'attention, c'est la petite

quantité de sang contenu dans les vaisseaux ; souvent on signale des épanchemens de sérosité dans le péritoine, les plèvres ou le péricarde.

On trouve quelquefois le foie, la rate, les ovaires atteints d'une de ces nombreuses dégénérescences qui sont la suite d'une phlegmasie chronique, mais qui, suivant beaucoup d'auteurs, peuvent se produire indépendamment de toute inflammation préalable. Ce sont des tumeurs, des kystes, des cancers, des atrophies, des hypertrophies, etc.

De toutes ces altérations, la plus commune est la dégénérescence turberculeuse que l'on remarque bien plus fréquemment au poumon, au foie, que partout ailleurs.

On le voit, sauf le défaut de quantité du sang, on ne trouve rien de bien caractéristique dans les cadavres des chlorotiques. Or, comme pendant la vie de la malade les modifications subies par le sang avaient été facilement reconnues, il en résulte que l'anatomie pathologique n'a pas encore beaucoup éclairé l'histoire de la chlorose, et pour bien dire les altérations qu'elle a dévoilées, et que je viens de mentionner, constituent d'autres maladies sur ajoutées, de complication, que l'état chlorotique a bien pu provoquer mais qui ne font pas essentiellement partie de cette affection.

Lorsque celle-ci s'établit avec tout le cortége des symptômes énumérés plus haut, le diagnostic est bien facile. On ne peut pas le confondre avec le dépérissement, qui provient d'une inflammation chronique, d'une lésion organique. Dans la chlorose simple, il n'y a rien en effet qui rappelle la fièvre hectique. Un individu qui a supporté de grandes pertes de sang présenterait des symptômes analogues, mais ici l'erreur est impossible parce que l'on a toujours connaissance d'un événement important, comme une grande hémorrhagie.

Mais voici dans quelle espèce d'erreur il est facile de tomber. La chlorose existe et cependant elle n'a pas son expression symptomatique habituelle ; ou du moins cette expression est très vaguement dessinée. En même temps il existe une autre maladie qui attire principalement l'attention : ce sont des palpitations, des gastralgies, des

amenorrhées, des névralgies, etc., que l'on traite comme essentielles, et cela sans succès. Dans ces cas embarrassans, il faut aller à la recherche de tous les phénomènes qui pourraient faciliter le diagnostic, remonter aux causes, observer l'individu avec soin, se souvenir surtout que la chlorose occupe une grande place dans la pathologie de la femme, mettre enfin à profit la méthode par exclusion, et alors on parviendra à diagnostiquer le véritable mal qui dans ces cas mérite l'épithète de larvé. Souvent on est obligé d'essayer plusieurs médications, et ce n'est qu'en appréciant les effets obtenus qu'on arrive à déterminer le nom de la maladie.

CONSÉQUENCES POUR L'ORGANISME ET TRANSFORMATIONS DIVERSES.

Quelque chose frappe l'observateur dans l'histoire de la chlorose, c'est d'un côté la gravité apparente des symptômes, de l'autre la facilité avec laquelle ils guérissent quelquefois, et surtout leur persistance pendant des années entières, sans que les forces de la vie soient radicalement atteintes. La malade paraît être tombée dans les conditions les plus misérables, pas une fonction ne s'exerce chez elle dans la norme voulue, les actes les plus essentiels à la vie semblent profondément atteints. Les tissus, les liquides, toute l'économie enfin, ont pris une teinte et des propriétés fort éloignées de ce qui se passe dans l'état de santé, et cependant la vie continue, les chances de guérison sont toujours présentes, et la nature médicatrice dans l'absence même des remèdes les plus efficaces, résiste non-seulement aux nombreuses causes de mort qui paraissent l'assiéger, mais encore elle peut se réveiller, et tout cet appareil fâcheux de symptômes disparaît comme par enchantement.

Il y a donc des lésions qui envahissent tout, qui impriment aux organes et aux fonctions un cachet morbide spécial tellement prononcé qu'il semble incompatible avec la durée de la vie, et qui néanmoins effleurent seulement l'organisme, si je puis parler ainsi, sans s'attaquer directement aux sources de l'existence.

Nous voyons tous les jours de jeunes filles atteintes de chlorose

rester long-temps dans un état cachectique déplorable, avec un sang presque dissous, de mauvaises digestions, des oppresions continuelles, une faiblesse musculaire permanente, nous les voyons dis-je, présenter une résistance vitale remarquable. Leurs parens qui, à la vue de changemens si profonds s'étaient effrayés, s'habituent peu à peu à ces scènes pénibles, leurs craintes diminuent, elles s'effacent ensuite, et ils attendent patiemment une guérison qui en effet ne manque pas ordinairement tôt ou tard de venir combler leurs désirs.

Bien plus, il existe dans le peuple un préjugé, d'après lequel la chlorose serait une espèce de crise à peu près inévitable pour les jeunes filles, un temps d'épreuve qu'il faut traverser et au prix duquel elles doivent jouir plus tard d'une santé complète.

De tout cela il résulte un fait, c'est que la chlorose atteint principalement les forces agissantes de l'économie et respecte ce que Barthez a appelé forces radicales. Telle chlorotique, malgré l'état de délabrement où elle est tombée, a plus de chances de vie, résiste mieux aux agens morbides qu'un autre individu qui a toutes les apparences de la force et de la santé la plus brillante.

Ce n'est pas que la chlorose se présente toujours avec l'innocuité que je viens de signaler comme un fait général très remarquable. Vient un moment où la force qui préside à la conservation du corps ne peut plus se maintenir entièrement puissante; alors les organes s'altèrent pronfondément, la nutrition s'opérait mal, mais les produits étaient compatibles avec la vie; maintenant elle prend une direction essentiellement vicieuse; des inflammations chroniques se prononcent, des tubercules apparaissent; des engorgemens, des énormes collections de sérosité, etc.

Alors commence la seconde période; et avec elle surgissent de véritables dangers. Dans la première, on pouvait compter à la fois sur la puissance de l'organisme vivant et sur l'efficacité des remèdes. Dans la seconde, ceux-ci sont le plus ordinairement impuissans, et il s'est introduit dans un ou plusieurs organes une série de mouvemens qui tendent directement vers la mort. C'est alors que la fièvre hectique saisit la malade et ne la quitte plus.

Même en mettant à part les graves dangers de la seconde période, dangers qui, après tout, n'appartiennent pas à la chlorose proprement dite, parce qu'ils dépendent de complications, cette maladie n'en est pas moins funeste et sa terminaison prompte est très désirable.

Et d'abord, malgré le préjugé dont je parlais tout à l'heure, il s'en faut de beaucoup qu'on puisse la ranger parmi les affections dites salubres qui, au prix de quelques souffrances, raffermissent les constitutions, préparent des améliorations pour l'avenir, et donnent à l'existence plus de chance de durée. Cette crise, loin d'être heureuse, est toujours à redouter et pour ses effets actuels qui sont fort pénibles, et pour l'avenir où les récidives arrivent assez souvent avec une déplorable ténacité.

Ainsi donc il faut traiter la chlorose le plus vite et le plus énergiquement qu'on le peut, son établissement dans l'organisme ne fait rien espérer de bon et multiplie les difficultés du traitement.

Les incommodités dont elle s'accompagne sont, comme on l'a vu, très nombreuses. Elles rendent l'existence douloureuse, portent dans le moral une profonde mélancolie, et pour plusieurs malades la mort serait préférable à tant de maux.

Il en est un auquel on songe peu et qui néanmoins est bien grave. On a dit que les femmes chlorotiques étaient stériles. Cela arrive généralement, il y a pourtant de larges exceptions à cette règle. Elles deviennent assez fréquemment enceintes, mais leurs enfans sont rarement dans de bonnes conditions de santé. Dès leur naissance on voit aisément que leur vie est menacée ; ils sont chétifs, maigres, maladifs, quelquefois ils offrent des apparences contraires, mais plus tard on voit qu'ils ont reçu de leur mère un germe fatal qui se développe et devient la source du rachitisme, des scrophules, des tubercules, etc. De sorte, qu'en difinitive, il serait à souhaiter que toutes les chlorotiques fussent réellement stériles. Qui sait le mal que font à la société les mariages contractés avec des filles atteintes de cette maladie, ou qui y sont simplement prédisposées. On s'occupe trop peu de cette cause de détérioration physique ; et le choix que l'on fait est trop souvent établi sur des considérations étrangères au sort des enfans qui doivent survenir.

J'ai parlé à la fin du chapitre précédent de chloroses larvées ; j'ai dit que quelquefois un appareil particulier de symptômes se dessinait de manière à simuler une toute autre maladie. Il est entièrement important, on le sent bien, de reconnaître le degré de filiation qui existe entre cette maladie et l'état général de l'organisme, et pour cela, il est bon de dire un mot de ce qui amène le plus généralement à ce sujet. J'achèverai ainsi le tableau de la chlorose et de ses conséquences possibles. Sous ce rapport, j'aurai à m'occuper des flueurs blanches, de l'amenorrhée, de l'hystérie, de la gastralgie et de quelques espèces de névralgies.

Flueurs blanches. — Elles accompagent souvent la maladie qui nous occupe ; fréquemment même elles la précèdent. Elles sont plus ou moins copieuses, et cette circonstance n'est nullement indifférente. Quelquefois la leucorrhée prend une intensité fâcheuse ; l'abondance des pertes affaiblit profondément ; elle augmente les douleurs, les palpitations, et surtout elle se fait sentir à l'estomac, qui est alors bien plus souffrant et moins apte à la digestion des alimens. Ce symptôme se reconnaît aisément ; on constate son origine en remontant à la cause, et en étudiant de quelle manière l'organisme est affecté. On peut avancer, sans crainte de s'éloigner beaucoup de la vérité, que la plupart des pertes blanches qui ne sont pas entretenues par un état local qui seul suffise pour l'explication du symptôme, sont dues à un état chlorotique, qui quelquefois n'est pas bien prononcé. On s'en assure par un examen détaillé de ce qui se passe actuellement, et des circonstances précédentes, et surtout par l'essai des méthodes thérapeutiques que l'on suppose les mieux appropriés. *A juventibus et lœdentibus.*

Amenorrhée. — La suppression des menstrues est aux yeux de beaucoup de médecins, un événement de la plus haute importance dans l'histoire de la chlorose. Pour eux, ces deux maladies se confondent, et l'amenorrhée est la cause de tout état chlorotique. Aussi ne manquent-ils pas d'établir comme indication principale, la nécessité de rappeler le flux menstruel, et de l'entretenir dans sa régularité.

Il me semble que dans beaucoup de circonstances cette opinion est une erreur capable de donner une fâcheuse direction au traitement. Et d'abord, si on ne reconnaît la chlorose, que lorsque ses traits carac-

téristiques sont parfaitement dessinés, il est certain que le plus souvent on sera autorisé à penser que l'amenorrhée précède la chlorose, et de là la conclusion routinière, *post hoc, ergo propter hoc*. Mais si l'on avait étudié avec soin le sujet à une époque antérieure (et malheureusement le médecin, vu la marche lente et graduelle de la maladie, est presque toujours appelé quand elle est avancée), on aurait vu que les menstrues se sont dérangées en même temps que les autres fonctions. Assez souvent les règles n'existaient pas encore, la chlorose survient, et on se croit autorisé à penser que tout vient de ce que la menstruation n'a pas pu s'établir ; sans songer, ce qui, à mon sens, serait plus probable, que la chlorose peut bien empêcher la menstruation de se produire. Quoiqu'il en soit, il est certain que l'amenorrhée n'est pas aussi essentiellement liée à la chlorose, que beaucoup de médecins le croient. Il n'est pas rare de trouver pendant cette maladie des menstrues abondantes, trop abondantes même, car elles affaiblissent l'économie, et aggravent les accidens ; et alors la principale indication est de les combattre. Est-ce que par hasard la suppression des menstrues, au lieu d'être la cause de la chlorose, ne serait-elle pas une circonstance propre à enrayer les fâcheux effets de cette maladie ? Est-ce que dans des circonstances semblables où le sang est si appauvri, on doit souhaiter des hémorrhagies ? Et les efforts que l'on fait pour les provoquer, les sangsues apposées périodiquement ne tendent-ils pas à l'aggravation des symptômes ? Qu'on ne s'y trompe pas, l'amenorrhée avec chlorose est presque toujours le symptôme de cette dernière. Guérissez la chlorose, et les fonctions périodiques reprendront leur cours normal, en même temps que celles de l'estomac, du cœur, etc., en un mot, que celles de toute l'économie.

Hystérie. — Rien de plus commun que de voir des filles chlorotiques, sujettes à des maux de nerfs mille fois variés. Mais ici cette maladie ne prend pas la forme fixe, arrêtée de l'hystérie essentiellement nerveuse ; on ne voit pas d'accidens épileptiformes, point de ces léthargies effrayantes, qui caractérisent l'accès hystérique porté à un haut degré ; les maux de nerfs de la chlorotique se rapprochent plus volontiers de ce qu'on appelle vapeurs. Ce sont des malaises continuels, des spasmes fu-

gaces, des bouffées de chaleur, une sensation d'étranglement et d'oppression, des crampes, des flatuosités, des pleurs sans motif, etc. Quelquefois ces symptômes s'aggravent à certaines époques, surtout au moment présumé de la menstruation ; il s'y joint, mais rarement, des mouvemens convulsifs, l'on peut dire que les véritables attaques de nerfs ne sont pas communes dans la chlorose. Il y a donc plutôt ordinairement vice dans l'innervation, que véritable hystérie. Toutefois, quand on aura à traiter une jeune fille hystérique, on devra regarder l'affection chlorotique comme une cause possible du mal.

Gastralgie. — Rien de plus commun que la gastralgie dans la chlorose. On peut même dire que ce symptôme est de tous celui qui tourmente d'avantage. Le goût pour les alimens a disparu, et leur digestion se fait mal. La première impression, sauf le dégoût, n'est pas pénible, mais au bout d'une heure ou deux, des douleurs se font sentir ; une cardialgie extrêmement pénible tourmente la malade. Bien loin d'obtenir de la nourriture que l'on prend, la restauration des forces, le malaise s'en accroît. On a remarqué que la gastralgie tourmentait beaucoup, lorsque les flueurs blanches devenaient abondantes ; il y a alors de fréquentes nausées et même des vomissemens. En même temps, la langue est remarquablement pâle, et rien n'autorise à soupçonner la moindre irritation inflammatoire. La gastralgie prend quelquefois des formes plus arrêtées qui ont reçu des nosologistes un nom particulier. Lorsque le sujet désire des alimens de haut goût, capables seuls de réveiller la sensibilité émoussée, et de lui procurer quelques sensations agréables, c'est une espèce de pica. On a désigné sous le nom de malacia, un goût prononcé pour des substances inertes, terre, craie, charbon, ou pour des matières qui inspirent le dégoût. En un mot, c'est une véritable névrose avec tous ses caprices, ses passions et ses formes infiniment variables.

Névralgie. — La plus fréquente est la céphalalgie qui s'exaspère beaucoup à l'époque des règles, et siége principalement dans le trajet des nerfs occipitaux. Elle constitue un symptôme extrêmement incommode. D'autres névralgies se montrent aussi, mais plus rarement. Elles existent à la face, et siégent aux nerfs sus-orbitaire, sous-orbitaire ou

dentaire inférieur. Plusieurs médecins, et M. Trousseau après eux, ont fait la remarque qu'il n'était pas rare de rencontrer deux espèces de névralgies paraissant tout-à-fait indépendantes, s'élevant jusqu'au degré d'intensité capable de justifier le nom de tic douloureux, et qui, néanmoins, proviennent d'un état chlorotique. Ce qui permet facilement dans ces cas une erreur de diagnostic, c'est que cet état est ordinairement très peu prononcé, et qu'il faut, pour le reconnaître, aller à la recherche de ses traits les plus fugaces et les moins caractérisés. Souvent même c'est uniquement par forme d'essai ou par inspiration d'instinct, qu'on établit un traitement anti-chlorotique, et le succès qu'on obtient justifie les soupçons qu'on avait conçus, et détermine la véritable nature de la maladie. Cette observation mérite d'être conservée, parce quelle a assez souvent une haute importance en pratique.

Le pronostic à porter sur les maladies qui précèdent, sous le rapport des inconvéniens actuels, varie suivant chacune d'elles. La forme névralgique est dans quelques cas horrible à supporter; mais quant à l'issue finale, ce pronostic est le même que celui de la chlorose, c'est-à-dire, que la vie n'est pas directement menacée, tant qu'il n'existe pas de lésion organique. On a vu, en effet, que le véritable danger commence à l'apparition de la seconde période, dont les phénomènes diffèrent suivant la nature et le siége de la lésion qui s'établit.

J'ai ainsi parcouru l'histoire de la chlorose dans ses allures les plus simples, et dans ses formes les plus familières. J'ai cherché ainsi à établir son diagnostic purement symptomatologique, et ses conséquences probables, pour la vie et la santé du sujet. Ce que je vais ajouter touchant les causes de cette maladie, complétera la partie diagnostique; ensuite je m'efforcerai de formuler l'idée la plus générale qu'il est permis de se faire de cette affection, ce qui constituera sa détermination thérapeutique, ou pour parler autrement, sa nature.

CAUSES DE LA CHLOROSE.

L'observation a signalé quelques circonstances au milieu desquelles cette maladie s'établit d'une manière plus spéciale. On a donc lieu

de croire que cette coïncidence n'est pas l'effet du hasard, et qu'il existe entre elle et l'affection, un lien de filiation plus ou moins intime.

Ces circonstances sont extérieures au sujet, ou bien elles naissent en lui même. Souvent les unes et les autres existent en même temps, elles se donnent naturellement des forces et la maladie est l'effet complexe de leur action simultanée.

Parmi les causes intérieures de la chlorose, je signalerai comme la plus puissante, une chlorose antérieure, surtout quand elle a été mal guérie. L'hérédité quoiqu'elle n'ait pas été établie sur des faits assez nombreux, est pourtant très probable; viennent ensuite toutes les passions déprimantes, l'ennui, la nostalgie, les chagrins et surtout un amour contrarié. L'inertie des organes génitaux, est d'après Cabanis, une cause active de la chlorose. Mais ici il faut distinguer:

Il est certain qu'une jeune fille parvenue à l'âge de puberté aura plus de chance de devenir chlorotique, si la torpeur génitale qui caractérise le jeune âge se continue d'une manière vicieuse. Alors, l'économie manquera d'un mode de stimulation qui, dans cette époque critique, est souvent nécessaire pour la perfection de la crise qui s'opère, et pour neutraliser les influences pernicieuses. Toutefois, la chlorose peut s'établir à la suite d'un état contraire, le système génital est fort développé, et c'est en conséquence des exigeances nouvelles qui surviennent que la maladie se réalise. Cela arrive surtout lorsque cette activité surabondante n'est pas satisfaite, ou bien, qu'elle l'est par des plaisirs honteux et grossiers opposés aux véritables vœux de la nature, le nom de *febris amatoria* donné par quelques auteurs à la chlorose prouve de quelle importance peut être ce fait dans l'histoire pathogénique de cette affection.

Souvent on conseille le mariage aux femmes qui en sont atteintes; et si dans quelques cas le conseil est donné dans la vue de réveiller des sens engourdis, et de produire une excitation favorable, d'autrefois aussi on cherche ainsi à donner un aliment à des appétits nouveaux, à satisfaire une action exubérante. Les veuves sont après les filles parvenues à l'époque de la puberté, les plus sujettes à la chlorose; il est probable qu'elles doivent cette prédisposition à une

cause analogue à celle dont je m'occupe actuellement. Du reste, on ne connaît pas peut-être encore assez bien le rôle que joue le système génital, dans la production de la chlorose. Un fait raconté par M. le docteur Blaud, de Beaucaire, ne concorde pas avec les idées qui sont généralement admises à ce sujet. Il s'agit d'une femme de 25 ans, chez qui la chlorose débuta le jour qui suivit la première nuit de ses noces, persista pendant la grossesse, et ne céda que plusieurs mois après l'accouchement. Ici l'excitation génitale a amené des effets analogues à ceux de l'inertie convoquée par Cabanis.

Toutefois, avouons-le, tout ce qui peut affaiblir le jeu des organes est une cause de la chlorose. Ainsi des chairs flasques, peu d'énergie morale ou bien une direction vicieuse dans les forces de l'intelligence, un tempérament lymphatique, des pertes blanches, etc., contribuent puissamment au developpement de cette maladie.

Enfin, il existe une prédisposition organique latente, imposible à reconnaître, *à priori*, qui suivant son degré d'énergie, se transformera d'elle-même ou avec le secours d'autres agens, en une véritable chlorose. Car il ne faut pas se le dissimuler, quoique l'influence possible des circonstances que je viens de mentionner soit incontestable, néanmoins elles existent souvent sans état chlorotique, et celui-ci à son tour se réalise non-seulement sans elles, mais encore chez des femmes qui se trouvent dans des conditions tout opposées. J'en dirai de même des causes extérieures dont je vais parler, leur action est souvent évidente, mais souvent aussi elle n'est pas en rapport avec ce qui se passe; quelquefois même la chlorose s'établit dans leur absence.

En quoi consiste donc cette prédisposition qui, pour la transformer en maladie, tantôt emprunte l'appui d'autres influences, et tantôt peut s'en passer? Est-elle congénitale, est-elle acquise? Il est fort difficile de répondre à de semblables questions, dans tous les cas.

Les causes extérieures de la chlorose agissent dans le même sens que celles dont je parlais tout-à-l'heure, c'est-à-dire, qu'elles tendent à affaiblir l'économie; ainsi, l'humidité de l'athmosphère du lieu que l'on habite; et surtout le défaut d'insolation; une mauvaise

nourriture, l'abus des bains, etc., conduisent souvent à la chlorose. Mais de toutes ces causes, celle qui est la plus puissante, est le défaut d'exercice. Une vie trop sédentaire est toujours funeste aux jeunes filles, et si on y ajoute l'effet affaiblissant, des veilles, de l'éxaltation de l'esprit, des contrariétés vivement senties, etc., on réunira ainsi les conditions ordinaires au milieu desquelles se développent la plupart des chloroses.

On sait que cette maladie sévit principalement dans les grandes cités, où les femmes vivent le plus souvent à l'ombre, sans autre gymnastique pour ainsi dire que l'exercice de leur imagination. A la campagne, on trouve rarement des chlorotiques, probablement à cause des influences hygiéniques différentes.

Les causes de la chlorose extérieures ou intérieures, sont prédisposantes ou occasionnelles. Celles-ci souvent n'existent pas, les premières alors en s'ajoutant successivement à elles-mêmes, ont amené peu à peu l'organisme à l'état d'imminence morbide, et leur persistance a produit la maladie. Les causes occasionnelles les plus communes sont: un violent chagrin, un excès dans le régime, etc. A ce sujet, je rapporterai un fait singulier, recueilli par le professeur Chaussier: « Je connais une dame, dit-il, d'un tempérament très irritable, à laquelle il survient une chlorose aiguë parfaitement caractérisée, commençant par la douleur à l'estomac, et successivement des irradiations nerveuses toutes les fois qu'elle a fait le moindre excès. » Mais était-ce bien ici une chlorose; et cet état aigu survenant à la suite d'une indigestion et se dissipant rapidement de lui-même peut-il se comparer au tableau que font les auteurs de la véritable affection chlorotique?

Tous les médecins s'accordent à regarder la suppression des règles comme une cause occasionnelle très active. Jai traité plus haut ce point important, je n'y reviendrai pas. Il a été aussi question de l'âge considéré sous ce rapport.

NATURE DE LA CHLOROSE.

Il y a dans toute maladie un point culminant, un phénomène essentiel qui résume son individualité, et la distingue de toutes les

autres, c'est ce phénomène primitif qui établit la principale indication thérapeuthique. Voilà ce que j'appelle nature d'une maladie. Cette nature est donc un diagnostic aussi complet que possible; et une fois que ce diagnostic(qu'on a bien fait de nommer médical pour le distinguer du diagnosic anatomique) est établi; les règles du traitement en découlent comme d'une source naturelle.

Le chapitre actuel comprend donc tout ce qui précède, et il se lie intimément au chapitre qui suit dans lequel je dois traiter de la thérapeutique de la chlorose.

Au sujet de la nature ou de la cause prochaine de cette maladie, expressions qui offrent un sens à peu près analogue, les auteurs énumèrent une longue série de ce qu'ils appellent des hypothèses. J'ai eu occasion de parler des principales d'entr'elles, ainsi j'ai tour à tour examiné la valeur de la ménorrhée, de l'inertie des organes sexuels, et j'ai tâché de prouver que ces théories étaient trop étroites pour renfermer la généralité des faits.

Maintenant on s'accorde à penser qu'une altération dans la crase du sang existe toujours dans la chlorose, et que cette altération est cause de tous les autres phénomènes constitutifs de cette maladie.

La solidité de cette opinion, repose sur l'inspection même du sang qui, ainsi qu'on l'a vu, n'est plus le même que dans l'état de santé. Elle se fonde surtout sur les travaux récens de la chimie qui a prouvé, 1° que le sang des chlorotiques, renferme des proportions bien moindres de globuline, de fer et de fibrine; 2° que les sujets en général prédisposés à la maladie, offrent une pareille inégalité entre la quantité du sérum et les substances dont je viens de parler.

En conséquence, la chlorose est proclamée une affection du sang dans laquelle celui-ci est privé d'une partie de sa fibrine et de sa matière colorante.

Cette assertion a une foule de raisons en sa faveur, aussi je l'admets, mais avec les restrictions suivantes:

1° La théorie dont je parle reconnaît un fait, comme caracté-

ristique de la chlorose. Mais ce fait n'appartient pas en propre à cette maladie; il peut se rencontrer dans d'autres circonstances où il n'y a pas chlorose.

En effet, une personne qui aura subi de grandes pertes de sang aura ce fluide exactement semblable à celui de la chlorose, y a-t-il identité entre un hémorrhagié et une chlorotique? Il est vrai que les symptômes sont assez analogues. Cependant la différence de la cause en établit une bien marquée entre les deux affections. Dans l'hémorrhagié, vous avez à combattre les effets d'une cause qui n'existe plus, ou bien quand elle existe encore c'est contre elle qu'il faut diriger tous les efforts de la médication. Dans la chlorotique, la cause de l'appauvrissement du sang est toujours présente, elle agit incessamment dans les secondes voies, et réside dans un triple vice des digestions, des hématoses, des assimilations. Dans l'hémorrhagié, c'est le défaut de quantité suffisante qui fait la maladie et ses conséquences; dans la chlorose, il y a plus que cela; ce n'est pas simplement une soustraction, c'est une détérioration dans les actes formateurs du sang; détérioration qui est toujours en présence de la cause efficiente et qui se perpétue tant que celle-ci n'est pas détruite.

Il y a donc dans la chlorose quelque chose qui se trouve au-delà de l'altération du sang, c'est une affection que nous ne connaissons que par les effets, comme tout ce qui est essentiellement vital. Nous savons que cette affection est favorisée par certaines causes, mais nous savons aussi qu'elle peut s'en passer. Elle doit se lier essentiellement au tempérament propre à la femme qui, comme on le sait, est nervoso-cellulaire. C'est une exubérance de liquides blancs, et un vice de l'innervation qui me semblent en spécifier le caractère. L'atrophie du système sanguin ne me paraît en être qu'une conséquence. Rien de cela n'existe dans les suites d'une hémorrhagié, à moins que celle-ci n'ait amené une véritable chlorose chez un sujet prédisposé.

3° Il existe une affection connue sous le nom d'anémie spontanée ou appauvrissement de sang sans hémorrhagie préalable. Celle-ci se rapproche encore plus de la chlorose que l'anémie consécutive à l'hé-

morrhagie. Il a paru si difficile aux auteurs modernes d'établir une différence entre cette anémie et la chlorose, qu'ils ont conclu presque sans hésiter à l'identité, avec d'autant plus de raison que les moyens curatifs sont les mêmes ou à peu près. J'avoue que cette dernière raison est très puissante. Cependant, je ne puis admettre cette opinion d'une manière absolue, et cela pour les motifs suivans.

L'anémie spontanée, si l'on excepte celle qui atteint les enfans de naissance (et souvent même celle-ci s'explique par des pertes de sang) est toujours consécutive à l'action de causes connues, parmi lesquelles une mauvaise nourriture et un défaut complet d'insolation occupent le premier rang. C'est un véritable étiolement en tout comparable à celui des plantes que l'on abreuve d'eau et que l'on prive de soleil. Elle ne s'accompagne jamais de symptômes nerveux qui ont occupé une si grande place dans l'histoire que j'ai faite de la chlorose, ou du moins ces symptômes, à moins de prédisposition spéciale, sont rarement portés à un si haut degré. Cet étiolement est presque exclusivement marqué par une pâleur remarquable des tissus et un affaiblissement général sans aucun éréthisme. Pour le guérir, il suffit de placer les sujets dans des conditions plus favorables et sur-le-champ le mal disparaît. Quelquefois il résiste, mais cela n'arrive que lorsqu'il s'est long-temps aggravé sous l'influence longue et incessante des causes provoquantes. Une vieille fièvre intermittente produit un état qui rappelle la chlorose ; mais dans ces cas, les symptômes présens ou passés de la pyrexie, les engorgemens qui existent presque toujours dans les organes abdominaux, empêcheront toute méprise.

Les choses se passent un peu différemment dans la chlorose ; les névroses y pullulent pour ainsi dire : et y prennent les formes les plus bizarres et les plus variées. Les causes prédisposantes et occasionnelles y sont puissantes, mais il ne suffit pas toujours d'y soustraire le sujet même dès le principe, pour amener la guérison. Il y a en un mot plus d'indépendance par rapport aux agens extérieurs dans la chlorose que dans l'anémie spontanée. Ces considérations me serviront à éclairer une question fort controversée. La chlorose appartient-elle exclusivement aux femmes ; ou bien peut-on

la rencontrer dans les hommes ? il est certain qu'on a vu des hommes présenter un aspect tout-à-fait chlorotique, ce sont particulièrement ceux qui sont atteints de l'anémie spontanée dont je viens de parler. Bien plus, il y a des auteurs qui assurent que de même que les jeunes filles, les garçons sont disposés à contracter un état chlorotique à l'époque de la puberté. Cette dernière considération serait d'un très grand poids pour la solution de la question, si elle reposait sur des faits assez nombreux et suffisamment authentiques. Mais ces auteurs se contentent d'une simple mention, sans l'appuyer sur des observations détaillées, et en admettant même ce fait, on sera obligé de convenir que la chlorose des femmes, si tant est qu'il faille en admettre une pour les hommes, est infiniment plus commune, qu'elle est liée à un trouble dans les innervations qui lui donne une allure spéciale, et des effets particuliers, qu'elle est presque toujours unie à un état irrégulier d'excitation ou d'inertie des organes sensuels, et qu'en un mot elle tire un caractère *sui generis* de la forme celluloso-nerveuse qui est la base du tempérament féminin, des habitudes, des penchans et des fonctions propres à ce sexe.

Je conclus donc, 1° que la chlorose des femmes mérite d'être considérée à part, quoiqu'elle présente des analogies remarquables avec l'anémie spontanée des hommes; 2° quelle se distingue de l'anémie consécutive à l'hémorrhagie parce que la détérioration du sang y est produite par des causes essentiellement organiques; 3° qu'elle s'accompagne d'une lésion manifeste dans le système nerveux, et dans les fonctions sexuelles; 4° qu'une fois bien établie, elle altère la crase du sang et y diminue notablement les proportions de fer, de fibrine et de matière colorante. Ces conclusions me seront très utiles dans le chapitre suivant.

TRAITEMENT.

Nous avons vu que la chlorose s'établissait par suite de l'influence de causes prédisposantes connues, et d'une prédisposition vitale inconnues dans son essence; j'ajoute maintenant que nous pouvons combattre cette dernière par des moyens particuliers. En conséquence, on peut établir un traitement prophylactique.

Traitement prophylactique. — Il s'agit ici de placer le sujet dans des conditions contraires à celles que l'on sait être favorables à l'établissement de la maladie, et de lui prescrire un genre de vie propre à neutraliser les prédispositions. Sous ce rapport, il y aurait de grands changemens à opérer dans le mode d'éducation des filles, généralement adopté. Il est certain, comme je l'ai établi dans mon avant-propos, que le vice actuel de l'époque est l'oubli à peu près complet de l'hygiène du corps. Les exercices intellectuels absorbent presque tout le temps de nos enfans; les autres sont fortement négligés. Ce vice pèse encore plus sur les personnes du sexe que sur les garçons; il exerce sur elles sa fâcheuse influence l'orsqu'après leur temps d'éducation elles rentrent dans la maison paternelle. Si l'étiolement du jeune âge fait plus de progrès, elles ont perdu l'influence bienfaisante produite par le sentiment de la liberté morale propre à l'enfance. Une vie de contrainte, de retraite et de concentration commence pour elles, et cependant elles sont arrivées à une époque qui exige le bon état des fonctions, et la réunion des meilleures conditions possibles, soit extérieures, soit intérieures. L'apparition des menstrues est une œuvre souvent pénible et qui s'accomplit difficilement durant la vie d'inertie corporelle et d'excitation nerveuse des salons. C'est alors que la taille prend de l'accroissement, ce qui est encore une nouvelle cause d'affaiblissement, et une complication souvent fâcheuse que, si on suivait une conduite tout-à-fait opposée, ne pourrait-on pas espérer que la crise au milieu de laquelle la chlorose a tant de tendance à s'établir s'opérerait d'une manière moins orageuse, et qu'elle ne donnerait pas à l'économie un de ces ébranlemens si propres à la réalisation des maladies auxquelles on est prédisposé?

J'appellerai encore l'attention sur un autre point, peut-être aussi important. Il s'agit de l'hérédité. Certainement la chlorose ne passe pas pour héréditaire; mais les constitutions affaiblies, lymphatiques, le sont; il faudrait s'efforcer dans les mariages de neutraliser de pareilles influences. On ne s'occupe pas assez de ce que j'appellerai volontiers croisement des tempéramens, les extrêmes devraient être

combattus par les extrêmes, afin que les enfans ne fussent pas au moins exposés à supporter la peine d'une double hérédité, et qu'on eût l'espoir de les procréer libres de toute prédisposition morbide. A ce sujet, je ne puis admettre le conseil si souvent donné de marier les filles chlorotiques. Quand on songe au danger qu'il y a pour la jeune épouse dans les secousses nouvelles auxquelles donnent lieu la grossesse, l'accouchement, les fatigues de la maternité, on a tout lieu de craindre que la constitution déjà délabrée résiste mal à tant d'attaques successives. Déjà en effet l'expérience a prouvé que ce conseil, bon à la vérité dans quelques circonstances, avait eu de suites fâcheuses dans un grand nombre d'autres; de sorte que somme tous il vaut mieux s'en abstenir. Qu'augurer d'ailleurs d'un enfant conçu au milieu de conditions aussi fâcheuses.? Peut-on espérer qu'il arrive à la vie avec des forces et des organes irréprochables? Et celui qui a donné le conseil en question n'est-il pas en grande partie responsable des suites qu'entraînent la constitution maladive du nouveau né, soit qu'elle paraisse telle dès la naissance, soit quelle ne se développe que plus tard? Enfin, et pour dernier conseil, il faut redoubler de précautions hygiéniques à l'égard d'enfans issus de parens dont le mode de santé ne présente pas de garanties suffisantes.

Il est inutile d'entrer ici dans le détail des moyens qui rentrent dans la médication prophylactique il suffit d'indiquer qu'ils consistent dans la soustraction des causes prédisposantes et occasionnelles, et dans l'établissement de conditions opposées. Pour cela, la vie active de la campagne, l'air et le soleil, la bonne nourriture, le calme de l'esprit sont ce qu'il y a de plus efficace.

Traitement curatif. — Il se présente ici plusieurs indications importantes.

Pour satisfaire à la première on se comporte ainsi que nous venons de l'indiquer pour le traitement prophylactique. C'est-à-dire, qu'on éloigne les causes qui, une fois que la maladie est établie, contribuent à l'entretenir, en s'opposant aux heureuses influences de la nature et de la médecine.

Dans la seconde, on s'efforce de rétablir les fonctions, soit nerveuses,

soit digestives. En effet, dans la chlorose, la force vitale est opprimée, non-seulement par l'affection, mais encore par des dérangemens dans le jeu des appareils qui en est la conséquence. C'est ainsi que le mal se complique avec lui-même, et qu'il devient par ses propres effets, de plus en plus difficile à guérir. Mais nous avons vu que dans la chlorose simple, la nature médicatrice n'est qu'impuissante, et qu'elle n'est pas assez profondément atteinte, pour qu'elle ait perdu le pouvoir de se réveiller et de reprendre son action réparatrice. Or, on peut lui rendre son activité, si, à l'aide des moyens convenables, on parvient à donner le ton nécessaire à des organes qui occupent un haut rang dans la hiérarchie physiologique. Si on obtient ce point important, l'appareil réhabilité sera le centre de sympathies bienfaisantes, d'irradiations doucement stimulantes qui pourront tirer l'économie de l'état de torpeur où elle est plongée. Ici l'on n'attaque pas la maladie directement, mais on cherche à donner à l'organisme, par le côté le plus favorable, l'énergie qui lui manque.

Je dis le côté le plus favorable, parce qu'il n'est pas indifférent de s'adreser à un organe quelconque. D'abord, on doit rechercher où a porté principalement la cause qui a paru la plus puissante dans la production de la maladie. C'est là principalement qu'il importe d'abord de porter remède. Ainsi, est-ce un chagrin, une passion malheureuse, la nostalgie, etc., qui ont été une des principales sources de la chlorose? tachez de relever le moral, et donnez-lui pour cela toutes les satisfactions que les circonstances permettront. Les auteurs contiennent plusieurs exemples de chloroses mêmes complètes qui ont été presque subitement guéries par des moyens semblables sans médicamens. La malade est-elle d'un tempérament nerveux très prononcé, les spasmes dominent-ils d'une manière remarquable dans la succession des symptômes, adressez-vous aux calmans, aux antispasmodiques.

Est-ce une mauvaise nourriture qui est la cause présumée du mal, ou bien est-ce une faiblesse de l'estomac? Améliorer l'alimentation, restaurer l'organe, donner une nourriture saine, nourrissante, appropriée aux forces de la malade; employer les toniques qui passent pour les plus efficaces, houblon, quinquina, absinthe, etc.

Pratiquer des frictions toniques avec des teintures excitantes à la partie intérieure des cuisses, et surtout le long de l'épine dorsale.

Les moyens propres à rappeler ou à établir le cours des règles ne doivent être prescrits que lorsqu'on pensera que l'organisme pourra, par le fait de l'apparition de cette fonction, et de l'excitation utérine qu'elle suppose, reprendre avec plus d'énergie, et diriger ses mouvemens vers la santé. Dans les cas contraires, lorsque la faiblesse sera extrême, le sang dissous et en petite quantité, évitez soigneusement les hémorrhagies, qu'elles qu'elles soient, elles augmenteraient indubitablement le mal. D'ailleurs, l'emploi des moyens ménorrhagiques est inefficace ordinairement, même pour le but spécial que l'on se propose.

S'il existe une ménorrhagie ou toute autre hémorrhagie, il est essentiel de la combattre le plus tôt possible par les procédés connus, ou mieux par le traitement spécifique de la chlorose dont elles sont le symptôme.

La médication dont je parle, peut être curative, lorsque le mal est récent, ou bien lorsque les forces de l'économie ont de la tendance à prendre le dessus. Le plus souvent elle est simplement palliative.

Ainsi quelques antispasmodiques diminueront la mobilité vicieuse des nerfs, calmeront les flatulences, les étouffemens, les palpitations, etc.

Les stomachiques rendront les cardialgies plus supportables, procureront quelques bonnes digestions, et enrayeront ainsi en partie la marche de la maladie. Mais il importe beaucoup de faire un choix, et de les mettre en rapport avec la sensibilité de l'estomac. Tantôt il est bon de les combiner avec l'opium, la jusquiame, ou bien avec l'éther, etc.; tantôt il faut en essayer plusieurs avant de rencontrer celui qui permettra d'obtenir le résultat désiré. Et au bout de quelques jours ce sera à recommencer, parce que, soit dégoût de la part de la malade, soit impuissance réelle, il aura perdu ces précieuses qualités. La chlorose est une maladie où les caprices, la bizarrerie morales et vitales doivent être tenus en ligne de compte. Le médecin doit s'y attendre et y avoir égard. S'il les combat, il doit le faire avec les armes de la persuasion, de la douceur et de la prudence.

Quant aux appétits dépravés, on ne doit permettre leur satisfaction, que tout autant que celle-ci ne sera pas contraire à la morale ou à l'état du sujet.

Les moyens dont je viens de parler ont une action assez directe sur la lésion vitale qui constitue essentiellement la chlorose ; mais on peut dire cependant qu'ils ne sont anti-chlorotiques, que parce qu'ils sont stomachiques, toniques, excitans, antispasmodiques, etc.

Il en existe une série d'autres dont le mode dinfluence est moins bien connu. Ceux-ci attaquent l'affection chlorotique, corps à corps, si l'on peut parler ainsi ; souvent rien ne peut les remplacer. On s'en sert pour remplir la troisième indication ; ce sont des anti-chlorotiques par excellence.

Il a été souvent question des changemens morbides que le sang a éprouvés durant la chlorose. J'ai dit qu'ils consistaient dans une perte proportionnelle de la fibrine', du fer et de la matière colorante. Eh bien! le fer et ses préparations ont une vertu spéciale pour réintégrer ce fluide dans sa constitution normale, et pour lui rendre ce qu'il a perdu.

De quelle manière agissent ces médicammens? Si on voulait se contenter d'une explication mécanique on pourrait penser qu'à l'aide de l'absorption ils vont enrichir le sang par leur présence. Mais ce n'est pas seulement du fer que ce fluide acquiert, lors de la médication dont je parle, il écupère aussi sa fibrine et sa globuline ; or, ceci s'oppose au travail vital que l'absøption seule ne peut faire concevoir. Il faut donc penser que le fer agit sur l'ensemble de l'économie d'une manière favorable à l'exercice des digestions, et surtout des hématoses. Bien plus il est des chloroses imminentes dans lesquelles les changemens pathologiques du sang ne sont pas encore appréciables si tant est qu'ils existent; il est des états chlorotiques latens dans lesquels ce fluide semble conserver sa crase physiologique et cependant le fer réussit dans ces cas tout aussi bien et même mieux que dans ceux où le sang est sensiblement altéré. En conséquence, sans nier l'action de ce métal sur le sang, il faut admettre aussi qu'il attaque l'affection chlorotique d'une manière directe, c'est un véritable spécifique.

En conséquence, sans négliger les remèdes propres à remplir les deux premières indications, on doit s'adresser le plutôt qu'on le pourra, au fer et à ses préparations.

Il existe une foule de ces dernières ; celles qui sont le plus généralement employées, sont la limaille, l'œthiops martial, le sous-carbonate de fer. Ces médicamens sont insolubles.

On peut les administrer à haute dose et en saturer, s'il est possible, tout l'organisme. On s'élèvera rapidement jusqu'à un, deux gros, et même plus par jour.

Les préparations de fer, dites solubles, ne sont pas aussi aisément supportées ; aussi, faut-il ne les prescrire que lorsque l'estomac sera déjà habitué au contact de cette substance par les préparationt insolubles. Le proto-chlorure de fer, le tartrate de potasse et de fer sont des préparations solubles, on les donne à plus petite dose de 5 à 20 grains. On recommande les eaux minérales ferrugineuses prises sur les lieux même si cela est possible. Les malades profiteront alors non-seulement des propriétés thérapeutiques du fer qu'elles renferment, mais encore de l'excitation que procure un voyage agréable, un air pur et des distractions journalières.

L'espace me manque pour donner ici les règles relatives à ce genre de traitement. On les trouvera avec les détails convenables dans tous les traités de chlorose et principalement dans le second volume du traité de thérapeutique et de matière médicale, par MM. Trousseau et Pidoux, article fer.

Ici je m'arrête, craignant également pour ce que j'ai dit et pour ce que j'ai passé sous silence. Mon but a été non pas d'approfondir mon sujet, mais d'établir les principes les plus généraux qui s'y rapportent. Cette tâche était difficile, je n'ai pas la prétention de l'avoir remplie : Mais pourvu que mes juges découvrant dans mon travail de la bonne volonté pour le présent, et de l'aptitude pour l'avenir, m'accordent leurs suffrages, je serai satisfait.

